

Anne Marie Hocquenghem

PAIX A WIENER ET VIVE FLAUBERT

L'Indienne andine mise en scène par un
chargé de mission scientifique

El erudito y científico Charles Wiener descubrió, en el Perú y en Bolivia, entre 1875 y 1877, algunas representaciones de mujeres, doblemente exóticas por la distancia en tiempo y espacio. En 1878 las expone en París. En su relato de viaje, publicado en 1880, las hace revivir mediante su interpretación.

HISTOIRE D'UNE COLLECTION D'ANTIQUITES ANDINES

Le 9 juillet 1875 Monsieur Charles Wiener est chargé, par le Ministère de l'Instruction Publique, d'une mission archéologique et ethnographique au Pérou et en Bolivie. Son but est d'étudier le passé de l'homme américain que ses illustres prédécesseurs, Humboldt, d'Orbigny ou Castelnau, n'ont pas, d'après lui, assez approfondi:

“Tout les a intéressé, excepté les traces du passé ensevelies sous les décombres des villes mortes du Pérou. Et ce fait n'a rien que fort naturel, car le nom de ville morte appliqué aux anciennes cités populeuses des régions andéennes est d'une vérité plus saisissante que lorsqu'il s'attache aux vestiges des pays classiques ou aux villes éteintes du Moyen Age européen. C'est que, d'après la belle parole d'Aristote, “la mort même peut vivifier”, et en effet, semblable au savoir vivre, il existe un savoir mourir qui rend immortel.

Les indigènes du pays des Andes n'ont pas connu cet art. Ils ont eu le malheur d'être des victimes sans avoir la gloire d'être des martyrs. Aussi la poésie n'est-elle pas descendue sur leur immense tombe, l'histoire n'a pas soulevé le linceul



sanglant qui couvre tant de générations, pour tenter de ressusciter ce passé inconnu. La mort a pris tous ses droits sur l'homme péruvien, sans lui épargner le plus cruel: l'oubli." (Wiener 1880, introduction).

Nous sommes sous la Troisième République et la présidence du Maréchal Mac-Mahon lorsque Wiener est envoyé en mission et écrit "Pérou et Bolivie". Mac-Mahon, ancien élève de Saint-Cyr a fait ses premières armes en Algérie en 1827, il en a été gouverneur de 1864 à 1870, sous le Second Empire. En 1871 il a assuré la défense du gouvernement provisoire, retiré à Versailles, contre la Commune de Paris, et en 1873 lorsque Thiers démissionne, en refusant de faire prévaloir dans son gouvernement une politique conservatrice, il est élu à sa place Président de la République: c'est un partisan de la monarchie, un défenseur de l'ordre moral, un réactionnaire. De 1876 à 1877 Wiener expédie, coup sur coup, 92 caisses: des centaines d'objets, plus ou moins précieux, qui proviennent pour la plupart d'anciennes sépultures péruviennes, encombrant le Ministère de l'Instruction Publique (Hamy 1890: 56; Wiener 1880: 46). En août 1887 Monsieur de Watteville, directeur des Sciences et des Lettres, ne pouvant laisser à l'abandon les volumineux colis de Wiener, et, sur les instances du voyageur revenu à Paris, se décide à tenter une exposition particulière du Musée péruvien. Cette exposition est en fait un moyen d'interroger l'opinion: si la collection intéressait, on pourrait aviser aux moyens de faire plus tard une chose durable. Le 3 novembre 1877 un arrêté ministériel institue une exposition provisoire de la section américaine du Muséum ethnographique des Missions. Un appel est lancé à ceux des envoyés de l'Etat qui avaient rapporté depuis peu de temps des collections du Nouveau Monde. Le 19 novembre paraît, dans le journal officiel, un rapport de Monsieur de Watteville adressé à Monsieur Brunet, Ministre de l'Instruction Publique, des Cultes et des Beaux-Arts. Ce rapport reprend une ancienne idée de réunion des collections exotiques, et propose la fondation d'un établissement scientifique nouveau qui s'appellerait Muséum ethnographique et des Missions scientifiques. L'établissement projeté, au lieu d'avoir pour objet l'art, serait exclusivement consacré à la science, et devrait être en grande partie alimenté par des missions entreprises aux frais de l'État. On doit se préparer dans les nouveaux musées ethnographiques à fournir des matériaux les plus complets qui permettent d'établir des comparaisons illimitées entre les degrés de civilisations primitives des populations existantes ou éteintes du monde entier. Le 23 janvier 1878 a lieu l'inauguration du Muséum ethnographique et des Missions scientifiques, avec une exposition provisoire, installée dans le Palais de l'Industrie. Pendant six semaines le public se presse dans les trois salles qui lui sont ouvertes, regarde quelques 4000 pièces rapportées par Wiener, plus les donations réunies à cette occa-

sion. Le public est heureux de pouvoir étudier tant de richesses nouvelles et d'entendre les conférences des missionnaires expliquant eux-mêmes leurs découvertes (Hamy 1890: 60).

Le succès obtenu par le service des Missions encourage la direction des Sciences et des Lettres à poursuivre une oeuvre si heureusement débutée, et Monsieur de Watteville n'hésite pas à donner la plus large place à l'ethnographie dans la troisième Exposition Universelle qui est inaugurée le 3 mai 1878 au Champs de Mars. La salle des Missions est extrêmement appréciée des visiteurs, et, une fois encore le grand public montre l'intérêt qu'il prend à ces choses lointaines, qui lui étaient demeurées si longtemps tout à fait étrangères et vers lesquelles le portent de plus en plus les nécessités du moment. D'après Hamy (1890: 61 - 63),

“Le Musée d'Ethnographie gagnait tous les jours dans les esprits: on en comprenait de mieux en mieux le rôle, à la fois scientifique et économique et nous eûmes bientôt des alliés aussi sûrs, des défenseurs aussi ardents dans le monde de la politique que dans le monde de la science”.

En 1879 Mac-Mahon démissionne et le 30 janvier Jules Grévy est élu Président de la République. Sur le rapport du nouveau Ministre de l'Instruction Publique, Jules Ferry, le Président décrète que le Palais du Trocadéro et ses dépendances sont désormais affectés exclusivement aux divers services du Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts. Jules Ferry, le 24 mai attribue le Musée du Trocadéro, du côté de Passy, à la commission des collections ethnographiques.

LES OBSERVATIONS DU CHARGÉ DE MISSION A PROPOS DE LA FEMME ANDINE

En 1880 paraît “Pérou et Bolivie”, le récit du voyage de Charles Wiener et les résultats de ses recherches. Ses observations sont classées en quatre groupes: relations de voyage, recherches archéologiques, observations sur l'ethnographie, études linguistiques. Nombreux sont les passages de “Pérou et Bolivie” qui traitent de la femme andine. Wiener décrit les représentations féminines figurées sur les vases qu'il a collectionnés et exposés, et interprète son matériel archéologique à l'aide de ses observations ethnographiques sur la vie quotidienne; il compare l'Indienne à l'Occidentale.

“Passez par une rue d'Arles, regardez devant une cabane une grande et belle femme du peuple aux traits harmonieux, à la bouche entr'ouverte par le sourire.

Un de ses bras est fièrement campé sur la hanche arrondie, l'autre est gracieusement levé, et sur la paume de sa main vigoureuse, un nourrisson superbe rit en jouant avec sa chevelure noire. Fixez cet ensemble dans la pierre et vous aurez transformé la réalité en une oeuvre sculpturale pleine de vie et de beauté. Prenez chaque race issue de cette grande souche indo-européenne: les créations de l'art qu'elle a produites ont toujours reflété les traits de sa vie domestique, les mouvements et l'allure qui lui sont particuliers.

Suivons le Péruvien autochtone d'aujourd'hui pendant quelques instants et nous comprendrons pourquoi l'artiste de l'empire du Tahuantín-Suyu n'a jamais conçu d'Apollon ni de Vénus. L'Indien a la démarche traînante; lorsqu'il est au repos, il s'assied ou plutôt il s'accroupit tristement à côté de sa compagne affaissée; leurs genoux s'élèvent à la hauteur du menton, leurs bras pendent indolents le long du corps, le ballot de provisions porté par l'homme, l'enfant porté par la femme sont l'un et l'autre suspendus au dos, et lui donnent l'apparence d'une bosse. La boule de coca qu'ils mâchent continuellement enfle une joue et détruit la symétrie de la figure. A les voir ainsi on dirait que la loi de l'harmonie des formes, des dimensions même, n'existe pas chez ces créatures.

Si l'artiste indigène rend dans son oeuvre ces caractères qui sont contraires à nos conceptions du beau, s'il n'a pas inventé ce qu'il n'a jamais vu, mais imité ce qui a frappé ses yeux, il a absolument le même mérite que le sculpteur classique qui a produit les chefs-d'oeuvre que nous sommes habitués à admirer ...

La photographie d'une péruvienne du peuple, dans l'attitude ordinaire du repos, comparée aux vases que nous plaçons à côté, prouve que l'artiste a fidèlement rendu ce qu'il voyait continuellement devant lui.

Il est assez difficile dans certains cas de distinguer la représentation de l'homme de celle de la femme, et la raison en est toute simple. La nature a refusé la barbe à la race indienne; de plus le vêtement commun aux deux sexes, le poncho, couvrant la poitrine et tombant au-dessous des reins, ne permet pas de voir les attributs du sexe, et quant à la figure, qui reste le seul indice pour l'observateur, il s'y manifeste une singulière tendance qui caractérise la race. L'honneur de la femme au Pérou était de travailler rigoureusement: aussi est-elle représentée généralement avec des traits fort mâles, à l'encontre de notre art classique qui conçoit un idéal de la beauté de l'homme rapproché de la beauté féminine. Ainsi l'Apollon, dépourvu de barbe, aux formes presque frêles, mais toujours élégantes et arrondies, est considéré comme le plus beau des dieux.

Les représentations du nu sont assez rares. Elles sont toujours repoussantes. Il s'y manifeste une impudeur effrontée qui ne provient nullement d'une naïveté innocente, c'est de l'art enfantin représentant une corruption sénile.

Autour de la Vénus grecque circule une atmosphère de pudeur. Cette déesse, fière de sa beauté nue et superbement dédaigneuse, fait naître pourtant la volupté par un certain air de défi qui voltige autour de sa bouche. A ce point de vue, l'Indien a les appétits les plus grossiers, et l'Indienne, épicurienne sans idée

philosophique et sans instincts élevés, ne jette aucun rayon poétique sur des amours prosaïques et décolorés ...

Puis l'artiste nous introduira dans l'intérieur de la maison, il nous montrera la mère avec le nourrisson couché sur ses genoux; une autre fois il nous montrera la femme portant son enfant sur le dos, ou bien l'Indienne avec son rejeton assis à côté d'elle; il nous montrera une famille entière d'Indiens sur une sorte de terre-plein dont l'épaisseur même forme la vase, l'Indien assis à côté de sa femme, qui tient son enfant dans les bras; derrière ce couple, une grande Olla, ce vase à forme étrusque qui contient de la chicha, et une troisième figurine occupée à redresser ce vase dont probablement on vient de verser la boisson ...

Dans toutes ces représentations, l'intention de l'artiste est clairement indiquée, mais les moyens d'exécution restent toujours inférieurs; il est intéressant, mais il n'est pas vivant; il se fait comprendre, mais il ne parle pas. Il a abordé, dans cet ordre d'idées, tous les sujets les plus scabreux, ceux qui figureraient dans un cabinet réservé au Musée secret de Naples, et, sans insister ici sur l'importance de ces manifestations au point de vue moral, nous constatons, dans ce paragraphe consacré à la variété des formes, que tous les vices, sans en excepter un seul, sont représentés dans ces vases indiscrets avec une surprenante naïveté qui semble avoir voulu braver la loi la plus élémentaire de la décence." (Wiener 1880: 612 - 627).

Plus loin, dans sa rubrique, données sur l'ethnographie péruvienne; Wiener résume ce qu'il pense de la vie des Indiens:

"La vie a ses pudeurs, la famille a ses réserves, le mariage a son mystère. Supprimez le voile, et vous assimiler la vie de l'homme à la vie de l'animal domestique. L'Indien en est arrivé là: il a supprimé toutes les fausses hontes et a détruit toute pudeur. A qui la faute? Il est vrai qu'un jour le vainqueur espagnol, brutal et enivré, a violé sa victime, mais, chose digne de remarque, l'Indienne, dans son angoisse mortelle, ne pouvant mourir, parce que l'arme lui faisait défaut, n'a pas poussé ce long cri d'agonie de l'honnête femme, ce cri qui vibre dans l'histoire, fût-elle écrite par les ennemis les plus acharnés de cette créature perdue. Quant à l'Indien, le jour où l'on fit tomber sa femme, il ne s'est pas rappelé qu'il était guerrier, il a reculé devant la lutte pour son honneur. Il a offert son dos à la charge, son bras au travail, sa femme au plaisir. Jamais l'Indienne n'a été une Lucrèce; jamais elle n'a eu l'héroïsme touchant de la martyre chrétienne. Ce peuple n'a su inspirer, dans sa chute, qu'un sentiment de commisération pour des souffrances matérielles supportées avec plus de lâcheté que de résignation. L'Indien de l'empire autochtone n'a pas su mourir, voilà pourquoi l'Indien d'aujourd'hui ne sait pas vivre.

Défaut de race que tout cela. A cet instrument il manque des cordes; à l'homme, comme à sa chanson, il manque certains accents. Sa tristesse n'émeut

pas, parce que, dans sa gaîté, il devient ignoble. Son humilité n'a rien de digne, parce que jamais, sous le coup d'une insulte il ne sait se redresser fièrement; son humilité est plate, ou, si elle le peut, impunément insolente.

Sa fatigue ne fait point pitié, parce que, reposé, il ne profite guère de sa force, parce qu'alors il simule l'exténuation. Il déshonore sa femme avant le mariage par principe, sans l'intention nettement arrêtée de réparer son tort. (Les Cholas de la Sierra ne veulent pas, en fait de relations amoureuses, entendre parler d'autres hommes que de ceux de leur race. Je ne sais si elles haïssent les envahisseurs, ou bien si les blancs leur sont antipathiques ou si elles s'en méfient; mais ce qui est certain, c'est qu'elles donneront toujours la préférence à l'Indien ou au Cholo. Le contraire a lieu pour les négresses du Pérou, qui ont une véritable passion pour les blancs. Il nous semble que ce phénomène peut s'expliquer, l'Indienne se rappelle malgré elle un fait historique: la négresse, ancienne esclave, sent que les blancs sont les maîtres, et que les relations intimes avec les maîtres la relèvent.)

Lui ne respecte pas l'Indienne, l'Indienne se laisse faire: elle n'a donc rien de respectable, ni cet accent de noblesse, ni ce regret de l'honneur perdu, qui relève à nos yeux la femme déchue.

Et dans cet abîme d'infâmie, ni l'homme ni la femme ne semblent deviner ce qu'ils ont à regretter. Ne serait-on pas en droit, si on ne connaissait pas le passé, de se demander si la nature ne leur a pas refusé ces sentiments de grandeur et de délicatesse qui sont le propre des grandes races: supposition injuste pourtant. Mais l'Indien se trouve dans un cas exceptionnel: on a si bien annihilé son passé, que son histoire, à l'état de légende, ne lui en a même pas légué le souvenir" (Wiener 1880: 737 - 738).

Wiener est bien le missionnaire de "l'ordre moral" réactionnaire et raciste du gouvernement qui l'a choisi, la science n'est pas indépendante du pouvoir.

LA RECONSTITUTION HISTORIQUE DE LA VIE DE LA FEMME ANDINE D'APRES WIENER

Dans sa synthèse archéologique et historique, Wiener suppose un moment, suivant la mode des romans historiques de l'époque, que le monde momifié dans les tombes se réveille pour un jour. Nous assistons aux activités de la nation indienne et en particulier à celles des femmes de la noblesse et du peuple:

"D'abord l'Inca se montra au peuple à côté de sa compagne. Elle était belle et il l'aimait. On la vit sur son trône, le fuseau à la main, et, à ses pieds, à côté des

navettes, le métier reposait au milieu d'étoffes et de laines. Alors le couple souverain offrait l'exemple de la simplicité domestique et de l'amour du travail. Le fondateur de cette race inculquait aux hommes le sentiment de la propriété, et ce sentiment il l'appliquait d'abord à la femme; l'Indien est devenu monogame; mais bientôt, tout en voulant maintenir la famille sur les bases d'un devoir rigoureusement observé, le roi s'adonna à une vie de plaisir qui discrédita son pouvoir et amena la ruine du pays. Par son ordre des centaines de vierges consacrées au Soleil, prises parmi les plus belles de ses domaines, étaient rassemblées dans des édifices voisins des palais royaux; là ces jeunes filles passaient leur existence dans une chasteté respectée du peuple. Cependant ces corps parfumés réveillaient des désirs sensuels. Et le roi arrivant, on parait la plus belle et on la lui amenait, à ce roi d'essence divine, qui daignait, par son contact avec la belle vierge choisie dans son peuple, établir des rapports matériels entre lui et cette race dont il dirigeait les destinées.

C'est là l'ingénieux prétexte que le tout-puissant maître jetait à la foule sous forme de loi et de grâce. Mais les effets inévitables d'un système immoral n'en subsistaient pas moins, ils s'étendaient et s'accroissaient. Voyez ces vieillards de race noble, et que l'âge a glacés, boire la chicha dans des vases auxquels l'artiste complaisant a donné des formes qui rappellent les plaisirs passés ou les jouissances d'un goût malsain et contre nature. Leur imagination lubrique se délecte à la vue de ces modèles, et ils s'endorment dans l'excitation ignoble de leurs sens pervers.

Les influences physiologiques du mal se répandent. Un jour on est obligé de chasser les femmes de l'enceinte des cités. Ces êtres proscrits, qui errent et meurent dans la solitude, sont les victimes d'un fléau terrible et contagieux fruit des désordres d'une société adonnée au plaisir. La forte sève d'une race se transforme en virus assez puissant pour empoisonner le monde.

Comme dans toutes les sociétés corrompues, les classes qui vivent de leur travail sont celles qui se préservent le plus longtemps de la contagion ...

Et, assises au seuil de leurs cabanes, sous l'atrium, les femmes des travailleurs cousent, brodent, tissent; le métier est d'un côté attaché autour des reins et de l'autre à l'orteil, à quelques pas de là les enfants surveillent le foyer où, sur la "taquia" ardente, se trouve la marmite, dans laquelle, enveloppé de feuilles de maïs, se prépare le "tamal", gâteau national.

Cependant le soleil monte au zénith. Alors les femmes roulent leur métier, placent la marmite dans leur poncho qu'elles tiennent suspendu au bras. Elles chargent le nouveau-né sur leur dos en l'attachant par un tissu, et, confectionnant toujours le fil de coton ou de laine, elles s'acheminent vers le champ, le pont, le palais ou le temple, où travaille leur mari. Alors, adossé à quelque mur, l'Indien mange en compagnie de la mère de son enfant. L'heure du repas passée, la femme rentre dans sa cabane. Elle tisse encore en préparant le repas du soir. L'Indien vaque au travail, et le temple s'édifie, le pont se termine, la récolte arrive, le grenier d'abondance se remplit.

Ailleurs, dans la vaste salle, la jeune Indienne, assise sur un tapis aux couleurs éclatantes attend son noble époux; d'épais rideaux ondoient, maintenus le long des fines colonnes; ses cheveux sont plus richement tressés que ceux des servantes qui l'entourent, humblement accroupies par terre; un fil d'or traverse la quadruple natte, et de brillants pompons ornent la chemisette sous le long vêtement en dentelles transparentes, brochées là où doit être caché un détail de beauté. Sous ce ciel équinoxial, on en voudrait à la belle de ne pas être brune; si elle était blanche elle serait incolore.

La servante retire d'une niche et lui présente dans un vase, qui a la forme d'une chirimoya, le suc fermenté de ce fruit. La belle capricieuse refuse; alors on lui apporte, dans un bocal qui a la forme de l'épis de maïs, la fraîche boisson sacrée de maïs et, dans une terre cuite qui ressemble à la courge, les chairs fermetées de la courge, et dans un vase qui ressemble au fruit de l'agave, l'enivrante boisson de l'agave; elle boit enfin, se renverse en arrière et rêve. Au dessus d'elle, sur une corde tendue entre les colonnes, un silbador (un vase siffleur) élégant, aux formes bizarres, représente l'oiseau perché au bord de son nid; alors elle prend un roseau, elle touche le vase, et l'oiseau sur son nid se balance comme si le souffle du vent remuait la branche supportant la légère demeure, et, à chaque mouvement, à chaque balancement, l'oiseau crie, l'oiseau chante, alors la belle laisse retomber inerte son bras, elle voit, elle écoute son charmant jouet; sa petite bouche aux fortes lèvres s'ouvre dans un joyeux sourire, qui fait voir ses dents blanches et brillantes comme la nacre. Et, le soleil baissant, le prêtre attache à l'anneau d'or du sanctuaire (l'inti-huatana), le soleil pour la nuit; alors l'Indien rejoint sa compagne et à travers la nuit étoilée on entend le bruit mélancolique de la *quena*, et le chant des *yaravis*; aux lueurs embrasées des foyers, on voit les jambes bronzées et les pieds nus finement cambrés des Indiennes danser le pas du *huaine*. Peu à peu les chants se taisent, les foyers s'éteignent, le silence reprend ses droits. Et dans les temples, sur les terre-pleins, dans les vastes édifices du gouvernement, les prêtres font leurs observations hygrométriques, les *quipocamayos* travaillent à la statistique de l'empire et enseignent aux enfants des grands à être les maîtres intelligents des enfants du peuple.

Toutefois l'exemple de la dépravation aura gagné bientôt les masses. Cet exemple est plus puissant que l'enseignement du prêtre et une religion sans force et sans grandeur n'a pu que ravalier la nature de ses adeptes. Aussi lorsque les anciens temples furent tombés, ces temples vers lesquels convergeaient jadis tant de nations ce foyer d'antiques lumières, cette résidence des vieilles divinités américaines qui s'y unirent pour être simultanément détrônées par les apôtres du Christ, que voyons nous à la place de ce monde brillant, éclos sous les rayons d'un soleil bienveillant qui était semblable à un parterre plein de fleurs, les mille couleurs de son exubérante végétation? Un monde pâle de figure, sombre de vêtement, solennel de démarche, farouche dans ses actes, fanatique dans ses croyances. Le premier monument des conquérants de l'Amérique méridionale

fut un bûcher élevé pour brûler un roi, et ce bûcher a consumé une grande partie du passé et certes le meilleur de l'avenir du Pérou" (Wiener 1880: 743 - 745).

Pour Wiener, quant l'Inca et ses hommes respectaient et imposaient un "ordre moral", la Coya et ses femmes étaient belles. Avec la dépravation des mœurs la femme contaminée répand le mal dans l'empire et engendre une race de dégénérés. Et Wiener a l'assurance de ceux qui s'imposent et veulent imposer l'ordre qu'il défendent dans le monde:

"Et bien ce tableau n'est pas de fantaisie, cette oeuvre n'est point une oeuvre d'imagination, cette peinture n'est pas due à l'illusion: c'est une mosaïque reconstituée; elle n'est point complète encore, mais déjà on devine sa majesté, sa beauté. Nous demandons à tous ceux qui ont feuilleté ce livre, qui ont vérifié les photographies, mesuré avec nous les plans des palais et des villes, si nous avons exagéré la grandeur des forteresses, les dimensions des temples et des maisons, le goût des vêtements, la richesse des bijoux, la variété des ustensiles; nous demandons à tous ceux qui voient le descendant abâtardi de ces hommes, si sa laideur peut prouver que ses ancêtres n'étaient pas beaux. Non certes, car dans les traits nobles de telle oeuvre sculpturale, on reconnaît encore le type moderne sans les mélanges qui l'avilissent, le ravalent, le déforment. Non nous n'avons rien inventé dans cette reconstitution, nous n'avons point fait de roman; nous avons fait oeuvre d'archéologue; nous avons ramassé, trié et mis en place les vestiges épars. Nous tenons donc le tableau que nous venons de dérouler pour vrai, nous le donnons pour vrai, et pour vrai le tiendront ceux qui nous auront lu, et à plus forte raison ceux qui après nous, parcourront le pays, le fouilleront et en compléteront la découverte maintenant commencée." (Wiener 1880: 754 - 755).

APRES WIENER

En 1923, les vases qui ont été utilisés par Wiener pour présenter la femme andine et qui sont, maintenant, reconnus comme pré-incaïques servent à Rebeca Carrión Cachot pour étudier la femme et l'enfant dans l'ancien Pérou. Pour cette collaboratrice de Tello, le grand archéologue péruvien et le député sous la présidence de Leguía, l'Indienne n'est pas seulement l'ouvrière qui tisse les merveilleuses étoffes et qui modèle les beaux vases que nous retrouvons dans les tombes, c'est aussi la paysanne qui partage avec son mari les tâches agricoles, c'est encore la femme de l'Inca, la Coya qui fonde un grand empire, mais c'est avant tout la mère qui élève son enfant, respectueuse des coutumes ancestrales: elle lui déforme le crâne. C'est l'épouse et la mère qui maintient unie la famille, cellule de base de la société. Pour Carrión Cachot, a priori, tous les personnages qui tiennent un enfant sont des femmes.

En 1927, Posnansky publie un article sur les représentations érotiques qui ont attiré l'attention de Wiener. Il prie le lecteur de bien vouloir l'excuser d'aborder un tel sujet et l'assure que son intérêt est purement scientifique. Pour lui ces mœurs sexuelles abérrantes et le goût dépravé de les représenter seraient dus à la coutume de déformer les crânes des enfants, ces déformations provoqueraient certains traumatismes cérébraux qui entraîneraient des comportements contre nature.

En 1937, Leguía est renversé, Luis Valcárcel qui adhère au mouvement indigéniste le remplace. Valcárcel étudie, à son tour, les représentations de femmes que l'on connaît alors sous le nom de Mochicas. L'Indienne mochica n'est ni féminine ni romantique, ce qui n'étonne pas: c'est une femme de guerrier. Elle est avant tout la mère, il ne suffit pas qu'elle ait des enfants, elle les élève et les éduque, de plus elle s'occupe de la maison, et de la famille, elle assure les tâches de la production domestique. Elle porte sur son dos non seulement son enfant mais en plus les fagots de bois, ou le linge qu'elle lave dans la rivière, elle tisse, elle fabrique la poterie, enfin elle sème, elle irrigue, elle récolte. La femme andine, hier comme aujourd'hui accomplit toutes les tâches avec une douce résignation. Bien que de vieilles femmes dont les visages présentent des traits de hiboux puissent être considérées par Valcárcel comme des sorcières aux pouvoirs surnaturels et que quelques femmes présentent des traits hautains de dignitaire, la femme n'apparaît jamais dans des rôles égaux à ceux de l'homme: l'infériorité de la femme est un concept dominant dans la société mochica. Passé le temps des combats, les plaisirs et les vices occupent les guerriers, les femmes deviennent des instruments de plaisir, les Mochicas perdent leurs forces et leur culture décline et disparaît (Valcárcel 1937: 3 - 5).

De 1939 à 1965, Larco Hoyle, propriétaire de l'hacienda Chiclin, qui est aussi un grand collectionneur et un archéologue, publie de nombreux ouvrages sur les Mochicas. Larco parle peu des femmes, pour lui celles qui figurent sur les vases "érotiques" ont des expressions que indiquent qu'elles subissent les désirs dépravés des hommes sans y prendre de plaisir. Cet *hacendado* qui se targue de connaître les Indiens qui travaillent sur ses terres, remarque que la femme mochica, comme l'Indienne aujourd'hui, n'est pas vicieuse mais résignée, l'homme lubrique la domine. Comme pour Carrión Cachot tous les personnages qui portent des enfants sont des femmes, et pour Larco Hoyle tous les personnages qui assistent des femmes en couches sont des hommes (Larco Hoyle 1965: 73 - 74; 1945: fig. p. 21).

En 1965, von Hagen, un étranger qui voyage au Pérou, est attiré par l'exotisme des femmes andines. Pour lui les potières mochicas ont exprimé, dans les scènes érotiques, toute leur nature sensuelle indienne, ce sont elles qui s'offrent aux hommes, qui prennent du plaisir à se faire sodomi-

ser et qui vouent un culte aux organes sexuels masculins (von Hagen 1965: 52 - 54).

Dans les années 1965 à 1970 les mouvements de contestation de notre société de consommation se développent, l'intérêt pour le matériel, le profane, diminue et c'est le domaine de l'idéologie, du sacré qui fascine. C'est aussi dans ces années que les mouvements de libération de la femme se renforcent et incitent à de nouvelles études sur la condition féminine.

En 1976, Donnan, l'archéologue de l'Université de Californie à Los Angeles, date le matériel funéraire mochica entre 200 av. J. C et 700 ap. J. C et s'interroge sur le caractère des scènes, qui peuvent représenter la vie quotidienne mais aussi la vie cérémonielle. Si des scènes sont en rapport avec des aspects sacrés de la vie, les femmes peuvent jouer un rôle rituel, en particulier les représentations érotiques seraient à considérer comme des actes en relation avec les cérémonies de fertilité (Donnan 1976: 130 - 137).

J'ai tenté de montrer par ailleurs que l'ensemble de l'iconographie mochica est en relation avec la vie cérémonielle, avec les mythes et les rites célébrés chaque année suivant le calendrier cérémoniel andin, qui est en rapport avec le calendrier des tâches agricoles. Ces oeuvres de l'esprit, images, rites, mythes, sont aussi des instruments, des règles, des modèles de l'ordre social. Il est donc possible d'étudier, à travers le matériel conservé dans les musées, l'identité et le schéma de reproduction de la société qui le produit. Ceci d'autant plus si cette société, sans écriture, inscrit sur les objets, au moyen de l'image, ses mythes et ses rites, ses modèles de comportement. Il est donc aussi justifié, une fois reconnu le sens premier de l'iconographie, la signification de chaque scène mythique et rituelle, de tenter de reconstituer à travers le modèle de comportement les rôles particuliers de la femme mochica.

La femme dans l'iconographie mochica joue un rôle de second plan, par rapport à celui de l'homme, mais elle détient une partie du pouvoir. Dans le monde mythique des ancêtres, au plus haut rang, celui des ancêtres anthropomorphes, il existe un personnage féminin qui possède des "croc" et dont les attributs prennent la forme de "serpents". Les "croc" et les "serpents" sont des représentations métonymiques de la puissance et de l'immortalité, de l'autorité absolue des ancêtres mythiques (Hocquenghem et Lyon 1980; Hocquenghem 1983). Au second rang, celui des ancêtres zoomorphes, il existe une femme-chouette et une femme-vautour qui partagent les tâches des chamans et des guerriers (Kutscher 1950: fig. 56; 1983: fig. 123). Dans les représentations des cérémonies les femmes participent aux rites, mis à part le combat, la chasse, la course où ne figurent que les guerriers qui ont été initiés. Elles s'unissent aux hommes au moment de l'équinoxe de la saison sèche, pendant la cérémonie d'instauration

de l'ordre, et certaines d'entre elles sont dédiées aux ancêtres mythiques. De même que les hommes elles expient leurs fautes en octobre, au moment du passage du soleil au zénith. Elles tissent à la fin de la saison sèche les vêtements cérémoniels et préparent les mets et les boissons qui seront consommés à l'occasion des rites d'initiation. Au moment des solstices elles nourrissent les enfants qui vont être sacrifiés. En février, au moment du passage du soleil au zénith elles préparent le prisonnier, capturé pendant le combat rituel, au sacrifice. A l'équinoxe de la saison humide elles accomplissent les rites en rapport avec la séparation, la disparition, la mort, le passage dans l'autre monde où tout s'inverse comme dans un miroir, elles agissent donc "à l'envers" en particulier en ce qui concerne les actes sexuels elles se font sodomiser. Elles participent à des rites divinatoires en manipulant des graines de maïs, alors que les hommes manipulent des graines de haricot, en avril, au moment du passage du soleil au nadir et de la disparition des pléiades. Au moment de la réapparition des pléiades, pendant le mois qui précède le solstice d'hiver, si comme le veut l'ordre du monde, elles ont été fertilisées à l'équinoxe de la saison sèche, elles mettent au monde une nouvelle génération, lorsque la récolte est engrangée et le soleil renaît avec l'année nouvelle.

Les femmes qui figurent dans l'iconographie mochica accomplissent les tâches sacrées réservées à leur sexe, elles participent aux rites du calendrier cérémoniel qui permettent d'affirmer l'identité et d'assurer la reproduction de leur société. Bien que discrètement, jamais au premier plan, elles contribuent aux actes rituels qui marquent le passage d'une étape à l'autre de la vie de l'homme et de ses activités, aux cérémonies qui, mois après mois, rythment le cours du temps, établissent des relations entre les cycles naturels et sociaux, règlent le travail de l'agriculteur dans les Andes (Hocquenghem 1974 - 1985 et figs. 1 - 6).

Ces interprétations, ne sont, une fois de plus que des projections qui risquent d'être dépassées dans quelques temps ... Elles sont probables voilà tout ... Pourvu que l'on ne puisse pas me prouver que j'ai dit des absurdités, c'est tout ce que je demande ... Mes conjonctures sont je crois sensées. Et si tout n'est que fictions, plus ou moins plausibles, tout devrait n'être que littérature, alors inutile de poursuivre:
Paix à Wiener et vive Flaubert.

BIBLIOGRAPHIE

Carrión Cachot, Rebeca

1923 "La mujer y el niño en el antiguo Peru." En *JNCA*, 1: 329 - 354. Lima.

Donnan, Christopher B.

1976 *Moche Art and Iconography*. UCLA Latin American Studies, vol. 33. Los Angeles.

von Hagen, Victor W.

1965 *The Desert Kingdoms of Peru*. London.

Hamy, Ernest Theodore

1890 *Les origines du Musée d'Ethnographie. Histoire et Documents*. Paris.

Hocquenghem, Anne Marie

1974 *Les textiles et le vêtement dans l'iconographie mochica*. Memoire de maîtrise. 1972. Institut d'Ethnologie, Musée de l'Homme, microfiche 740110, Paris.

1976 "Un vase 'portrait' de femme mochica." En *Nawpa Pacha*, 15: 117 - 122. Berkeley.

1976a "Les représentations de chamans dans l'iconographie mochica." En *Nawpa Pacha*, 15: 123 - 130. Berkeley.

1977 "Quelques projections sur l'iconographie des Mochicas: une image de leur monde d'après leurs images du monde." En *Baessler-Archiv*, N. F., 25: 163 - 191. Berlin.

1977a "Les 'érotiques' et l'iconographie mochica." En *Objets et Mondes*, 17 (fasc. 1): 7 - 14. Paris.

1980 "Les offrandes d'enfants. Essai d'interprétation d'une scène de l'iconographie mochica." En *Indiana*, 6: 275 - 292. Berlin.

1983 "Les 'cros' et les 'serpents': l'autorité absolue des ancêtres mythiques." En *Visible Religion, Annual for Religious Iconography*, 2: 58 - 74, Leiden.

1985 *El Orden Andino*. Lateinamerika-Institut, Freie Universität, Berlin.

Hocquenghem, Anne Marie, et Patricia J. Lyon

1980 "A class of anthropomorphic supernatural females in moche iconography." En *Nawpa Pacha*, 18: 27 - 48, Berkeley.

Kutscher, Gerdt

1950 *Chimu. Eine altindianische Hochkultur*. Berlin.

1983 *Nordperuanische Gefäßmalereien des Moche-Stils*. (Mit einer Einführung und Nachweisen von Ulf Bankmann). Munich.

- Larco Hoyle, Rafael
 1945 *Los Mochicas*. Lima.
- 1965 *Checan*. Genève, Paris et Munich.
- Posnansky, Arthur
 1925 „Die erotischen Keramiken der Mochicas und deren Beziehung zu occipital deformierten Schädeln.“ En *Abhandlungen zur Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte*, 2: 67 - 74 et tables VIII - XVI, Frankfurt.
- Valcarcel, Luis E.
 1937 *Mujeres mochicas*. Cuadernos de arte antiguo del Peru, 4. Lima.
- Wiener, Charles
 1880 *Pérou et Bolivie. Récit de voyage*. Paris.

FIGURES

- fig. 1 Vase-portrait de femme mochica. Museum für Völkerkunde Berlin: VA 17890. Photographie de l'auteur.
- fig. 2 Union d'une femme et d'un ancêtre mythique. Acte rituel d'instauration de l'ordre célébré au moment de l'équinoxe de la saison sèche. Museo Larco Hoyle, Lima. Dessin de Peter Lerche.
- fig. 3 Femmes préparant les vêtements cérémoniels. Acte rituel de la fin de la saison sèche. British Museum, London: 1913.10.25.1. Dessin de Gerdt Kutscher. Publié dans Kutscher 1983: fig. 156 b.
- fig. 4 Femme chaman chargée des rites de passage d'un monde à l'autre au moment de la nuit et de la naissance. Museum für Völkerkunde Berlin: VA 47577. Photographie de l'auteur.
- fig. 5 Femme sodomisée. Acte rituel d'inversion de l'ordre célébré au moment de l'équinoxe de la saison humide. Museum für Völkerkunde Berlin: VA 18535. Photographie de l'auteur.
- fig. 6 Femme lisant l'avenir à l'aide de grains de maïs. Acte rituel célébré au moment du passage du soleil au nadir pendant la saison humide. Collection privée. Dessin de Gerdt Kutscher. Publié dans Kutscher 1983: fig. 149.

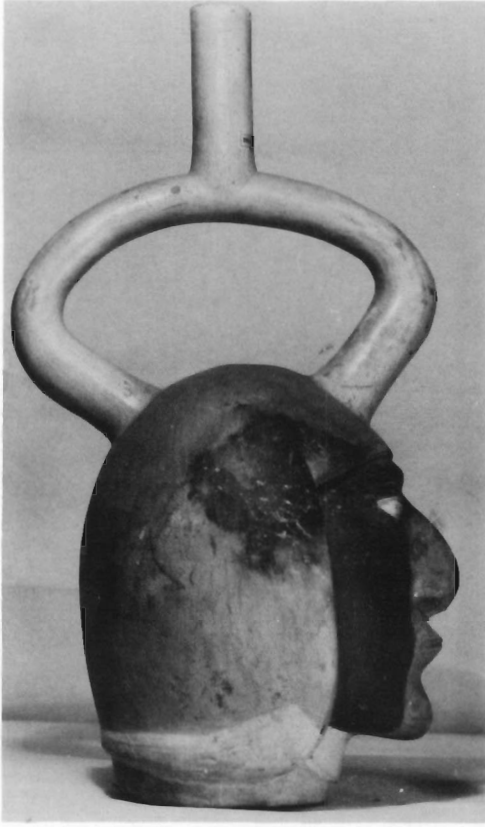


fig. 1



fig. 2

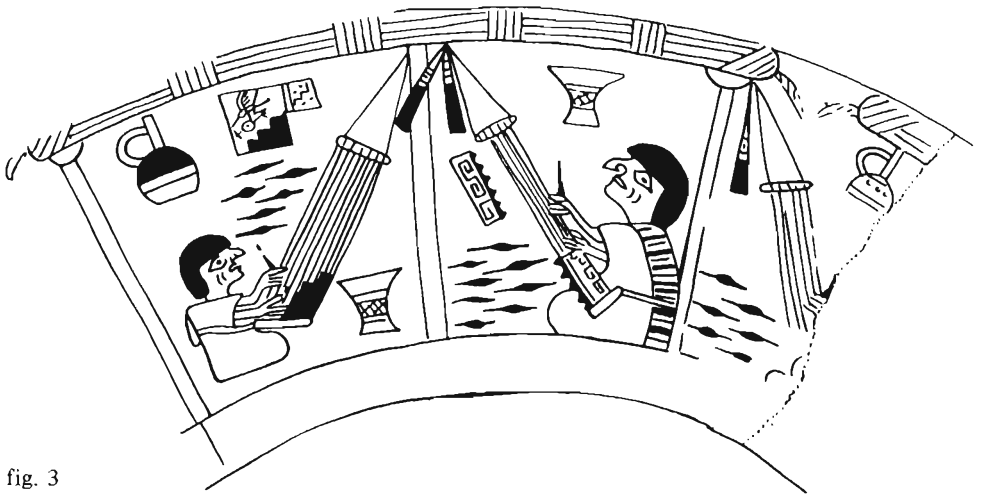


fig. 3



fig. 4

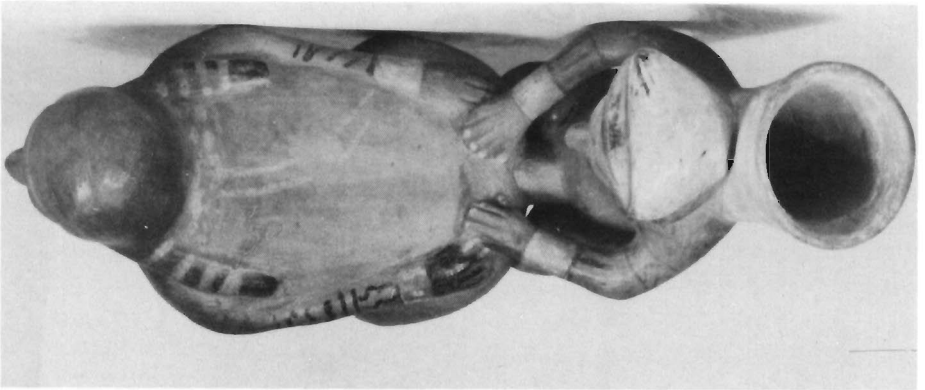


fig. 5

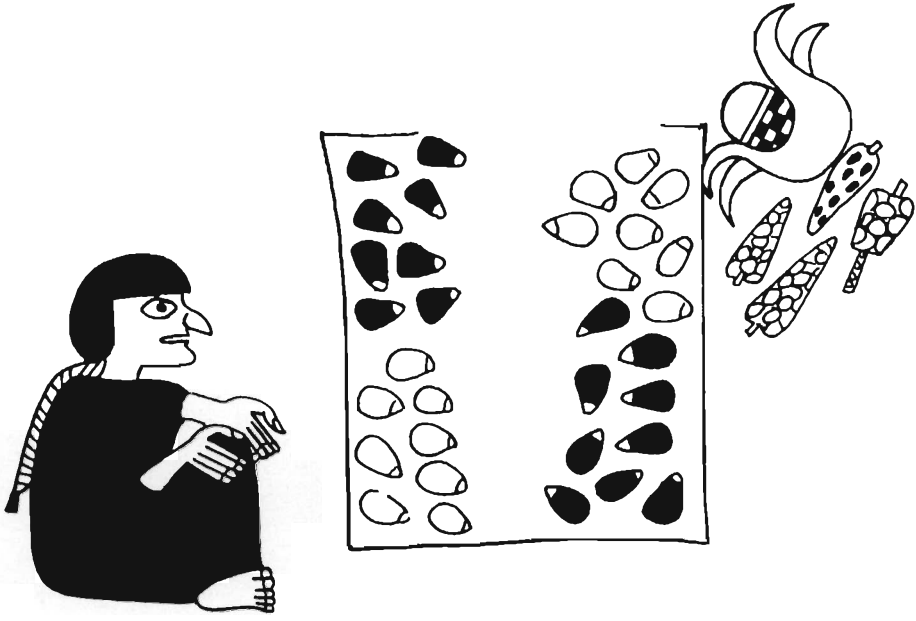


fig. 6

